

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU
du
JOURNAL.
Rue de las Cámaras n. 34

HONNEUR ET PATRIE !

PRIX
de
L'ABONNEMENT
3 patacons par mois.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On s'inscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO. ON INSÉRERA GRATIS LES AVIS DE MM. LES ABONNES.

Almanach Français.

- Mercredi 11 (1793). Combat et prise d'Arçon, par le général Delaage, contre les Prussiens.
- (1800) Bataille de Motobello, par le général Lannes, contre les Autrichiens.
- (1807). Prise de Gostadt, par Napoléon, contre les Russes.
- (1807). Combat d'Heilsberg, par Napoléon, contre les Prussiens-Russes.

MONTEVIDEO.

10 juin 1845.

Hier et aujourd'hui les guerillas se sont continuées avec acharnement de la part de l'ennemi. A entendre les coups de fusils qui se sont tirés hier surtout, on ne se douterait pas que la pacification de ce pays est aujourd'hui en question à Buenos Ayres et que deux plénipotentiaires européens traitent en ce moment auprès du gouvernement argentin les conditions de cette paix. Il nous semble, en effet, que la première des conditions à obtenir des parties belligérantes, aurait dû être une suspension d'armes. M. le commissaire du roi, baron Deffaudis, qui n'a été reçu par le gouverneur que vendredi dernier, n'a pu, il est vrai, interjeter aucune demande à cet égard, mais il nous semble que M. le ministre anglais Ouseley, qui est entré dans l'exercice de ses fonctions depuis plus d'un mois, aurait pu, aurait dû même réclamer un armistice d'un mois au moins, pendant lequel se traiteraient les préliminaires de la paix; car, pour des hommes pacificateurs, la première condition à imposer c'est une suspension d'armes, c'est d'arrêter l'effusion du sang.

Quel fruit espère-t-il retirer de ces nouvelles tentatives, le général assiégeant? Croit-il donc, après tant de meurtrières guerillas, après tant de tentatives dévoilées, de basses séductions, après 28 mois enfin d'un siège inutile, croit-il donc, disons-nous, pénétrer dans cette capitale? à quoi servent donc les embûches qu'il dresse presque journellement aux divisions assiégées? à repaître un sang précieux, et à faire tomber sous le fer quelqu'un de ses compatriotes.

Hier dans une embuscade placée aux environs de la propriété du sieur Portugal par les assiégeants, le pays a eu à regretter la mort de deux ou trois hommes, et la mise hors de combat de l'officier distingué Alexandre Gonzalez. Une balie, après lui avoir traversé le bras droit très près de l'épaule, au

point d'avoir nécessité la désarticulation, est allée frapper à la tête, derrière, lui un autre homme qui est tombé raide mort.

FRANCE.

Paris, 27 février.

Nous avons pendant quelques temps gardé le silence sur le gouvernement d'Espagne. Nous connaissons ses inclinations, nous avons assisté à ses œuvres sanglantes, nous l'avons vu établir et pratiquer le plus scandaleux système de répression, nous avons suivi sa marche rapide dans les voies contre-révolutionnaires. Notre correspondant de Madrid nous a tenu au courant de tous ses actes, et ceux qui ont observé les événements ont pu reconnaître avec quelle exactitude nous avons été informés au moment où nous les annonçons; on voit que peu à peu ils aboutissent tous, un jour plus tôt, un jour plus tard, comme ces conséquences nécessaires que la logique détruit, en son temps et en son heure, d'un principe donné d'une situation invincible.

Cependant on a pu croire un instant que les réacteurs eux-mêmes voyaient l'abîme au bout de la pente, et qu'ils allaient essayer de s'arrêter. Le manifeste de M. Tejada, au nom du parti absolutiste, la démission de M. Alcala et de ses amis, les mandemens des prélats, les sermons violents des prêtres, l'agitation arrogante de la faction apostolique, et plus que cela, les préférences de Christine pour les hommes importants de cette faction, tout s'est réuni pour effrayer Narvaez et ses collègues. Et ceux-ci tremblant pour leur existence ministérielle, ont paru un instant vouloir faire face au nouveau péril qui les menaçait.

La destitution du baron de Meer et de son chef politique, la grâce de Brin, la liberté rendue à quelques écrivains, qui attendaient depuis dix-huit mois ou leur élargissement ou leur procès, quelques avances indirectes faites à un très petit nombre d'exilés, l'ordre d'arrêter enfin ces exécutions ignominieuses et d'autres actes plus timides, nous ont fait une loi d'observer en silence ce mouvement dont un triste égoïsme avait donné l'impulsion. On disait que la contre-révolution, effrayée d'elle-même, allait faire halte, et qu'après avoir ruiné la constitution, effacé le principe de la souveraineté nationale, détruit les vieilles franchises des ayuntamientos et les deputations provinciales, supprimé les milices, investi le pouvoir exécutif du droit absolu de faire des lois organiques, retranché même l'obligation de convoquer annuellement les cortes, abattu enfin jusqu'à la dernière pierre de l'édifice de la constitutionnel fondé au prix de sept années de guerre civile, la réaction trouverait son œuvre complète et qu'elle s'arrêterait après tant de ruines.

Il n'en est rien: la main qui la pousse est implacable. Après avoir tout rasé dans l'ordre politique, c'est aux intérêts privés, à la sécurité de la propriété qu'elle s'attaque.

Le projet de loi qui a pour but de rendre au clergé les biens non vendus est aujourd'hui soumis aux cortes, et une inquiétude générale s'est répandue parmi les détenteurs de biens achetés. L'intérêt public les avertit, en effet, que ce projet renferme pour eux une menace de spoliation. Si les biens non vendus sont restitués,

c'est sans doute que la nation n'avait pas le droit de les prendre; or, le droit est absolu, et l'occasion vient tôt ou tard de l'appliquer. Aujourd'hui l'on n'ose pas toucher encore aux propriétés acquises; mais demain, le clergé, fort d'une première concession, en exigera une seconde. Dans ce moment même, il n'hésite pas à s'en expliquer. Les plus hardis disent hautement que la vente des biens nationaux n'a été un vol; les hommes politiques demandent qu'à défaut d'une restitution difficile et inopportune, on frappe tous ces biens d'une contribution spéciale applicable au culte et au clergé. La coupe de Rome met la même condition au rétablissement complet des bons rapports avec l'Espagne: les engagements de Mme Mugnos sont précis. On fait un premier pas, il faudra poursuivre; tout le monde le sent en Espagne, et les moins suspects parmi les satellites de Narvaez laissent clairement voir leurs alarmes.

De là une agitation sourde, mais générale. Le pays, froissé dans tous ses instincts, privé de toutes ses libertés, se sent revenir au cœur l'indignation que lui a causée cette longue suite d'infamies que la réaction a traînées avec elle. La défiance a pénétré dans les troupes elles-mêmes. L'Espagne comprend enfin que, dans la voie où on la mène, il n'y a pas de halte ni de repos jusqu'à ce qu'on arrive à cette mort qui est l'absolutisme pur. Elle a fait déjà plus de la moitié du chemin; il faut que la réaction soit brisée ou que la révolution espagnole périsse.

Aussi des bruits de conspiration viennent de toutes parts, et cette fois c'est dans l'armée qu'elles ont leur germe. On vient de déjeuner, dit-on, celle de Vittoria; on a dispersé les régiments, on va faire de nouveaux procès. Vaines fureurs! On n'arrête rien. On peut ajourner peut-être, on n'empêchera pas les faits de s'accomplir. Il n'y a pas de force contre une nation, il n'y a pas de procès à des conspirateurs quand c'est tout un peuple qui conspire. L'Espagne ne consentira pas à sacrifier cette liberté pour laquelle elle est en haleine depuis cinquante ans. Elle ne souffrira pas qu'une bande de modernes revenus au pouvoir par une surprise lui ravissent impunément une constitution qui lui a coûté tant de sang. Elle ne voudra pas laisser sans vengeance ceux qui ont été horriblement égorgés sous le drapeau même de cette constitution.

On a beaucoup raillé les oscillations du gouvernement de la Péninsule. Pour quiconque y regarde de près, le peuple espagnol a toujours été fidèle aux mêmes opinions. Il veut aujourd'hui ce qu'il voulait en 1812 à Cadix; ce qu'il voulait en 1821 à l'île Léon; ce qu'il voulait en 1835 à la Granja; ce qu'il voulait en 1840 à Barcelonne. C'est pour la même cause qu'il s'est battu contre Napoléon, contre Ferdinand, contre don Carlos, et qu'il a chassé Christine, c'est pour cette cause sainte que, depuis Riego jusqu'à Torrejo, il compte de si nobles martyrs.

Et par quelle fatalité déplorable la France a-t-elle été un obstacle à cette expansion de la Péninsule? Comment est-ce toujours dans les forces organisées de notre pays que la liberté espagnole, sœur de la nôtre; que la révolution espagnole, fille de notre révolution, ont rencontré la plus odieuse barrière! Les armées de Napoléon ont troublé l'Espagne dans son indépendance; les baïonnettes de Louis XVIII imposent à l'Espagne la plus ignoble restauration; la police de 1830 traque

es Espagnols à nos frontières ; pendant la guerre de don Carlos, nous manquons à un traité solennel plutôt que de porter à l'armée libérale un secours qui aurait tout fini, et aujourd'hui enfin, c'est par la protection de M. Guizot que sont rentrés et que se maintiennent ces contre-révolutionnaires audacieux qui ont détruit et la constitution populaire et toutes les institutions qu'elle avait créées !

On ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse en considérant de pareils résultats ; mais si le gouvernement en est coupable, l'Espagne sait bien que le peuple français assiste toujours avec ses sympathies les plus ardentes aux combats qu'elle livre pour conquérir et affermir sa liberté !

(National.)

UN PHILANTROPE

Ces jours derniers, un cultivateur du Grand-Quevilly était traduit devant le tribunal de simple police de Rouen, comme prévenu d'avoir vendu du lait falsifié. Il avait déjà encouru une série de peines que de nombreuses récidives avaient accrues, suivant une progression assez développée. Un nouvel arrêt allait être libellé, lorsque l'accusé, avec l'assurance que donne une conscience irréprochable, suspendit la sentence aux lèvres du juge en lui disant :

« Je suis victime de mon dévouement à la cause de l'humanité ; au lieu de me traîner devant vous comme un malfaiteur, on aurait dû m'y conduire pour y recevoir une couronne civique. Savez-vous que grâce à mes soins, grâce au courage qui me fait braver la justice des hommes, il est des enfans qui peuvent encore se livrer au bonheur de vivre, et qui sans moi, seraient rayés de la liste des vivans ! Ecoutez bien ceci, M. le juge : Depuis que l'on force les marchands de lait à le livrer bon, il est devenu nuisible, mortel ! »

Après avoir tiré de sa poche un volumineux cahier, il s'écria :

« Voici le relevé des décès dans les hospices de Rouen, avant et depuis les inspections ordonnées sur le lait. Vous y verrez que la mortalité est très grande pendant l'époque tyrannique où nous vivons, qu'elle était très faible dans les temps antérieurs. Le lait pur est une substance vénéneuse, attendu le peu de soin qu'apportent les animaux ruminans dans le choix de leur nourriture ; l'eau, au contraire, est une substance bienfaisante, car elle vient du ciel ! Me punirez-vous, pour n'avoir pas voulu, au risque de ma vie, compromettre l'existence de mes semblables ? »

Ici, l'homme de Quevilly prit une pose dramatique, et sur l'invitation du juge, il remit dans sa poche ses tables statistiques.

Le tribunal, prenant en considération ses antécédens et ses moyens de défense, l'a condamné à 10 francs d'amende et à cinq jours de prison.

(Echo Français.)

NOUVELLES DU SOIR.

Ce soir à huit heures, une forte fusillade à laquelle sont venus se mêler des coups de canon très répétés, s'est fait entendre dans la direction de l'Aguada. C'était l'ennemi qui tentait une attaque depuis l'extrême gauche jusqu'au centre de la ligne extérieure de fortification.

Un instant après les tambours battaient la générale en ville, et tout le monde courait aux armes. Mais cet appel était inutile, car l'ennemi avait été vigoureusement repoussé sur toute la ligne qu'il avait attaquée, et à 9 heures et demie cette algarade était finie.

Une partie de la garnison est restée sur pied et le 3^e bataillon de la légion stationnait sur la place de la Constitution.

AGENCE DU COURRIER DES ETATS UNIS

A MONTEVIDEO.

Le Courrier des Etats-Unis, journal français, publié à New York, jouit d'une immense circulation dans l'Amérique du Nord, les Antilles et la France. Il a pour rédacteur en chef un écrivain distingué, c'est M. Frédéric Gaillardet, auteur de divers ouvrages et, entre autres du célèbre drame de la Tour de Nesle, qu'il a composé avec Alexandre Dumas. Le Courrier des Etats-Unis a une double correspondance politique, appartenant au parti conservateur et au parti de l'opposition. Il offre donc un tableau complet des affaires politiques et le pour et le contre de chaque question. Comme il est le seul journal français important de l'Amérique du Nord, c'est à lui que la Presse française emprunte le récit et l'appréciation des faits américains. Le Courrier des Etats-Unis publie, de temps en temps, un prix courant et une revue commerciale des deux marchés de New York et de la Nouvelle-Orléans, les plus importants du Nouveau-Monde.

Le Courrier des Etats-Unis publie supplémentairement quatre gravures de modes par mois, reçues de Paris, et une Semaine Littéraire, paraissant tous les samedis, par livraison de 32 pages, et contenant environ 40 volumes des romans les plus nouveaux et les plus en vogue à Paris.

Prix du Courrier des Etats-Unis pour l'année	\$ 8
« Du Courrier des Etats-Unis et de la Semaine Littéraire, ensembles.....	12
» De la Semaine Littéraire seule.....	2
» Des gravures de modes, prises avec un des deux journaux.....	2

On souscrit à Montevideo, chez MM Lange et Frères, Hôtel du Commerce,

Prix d'abonnements payables d'avance.

DEPARTEMENT DE LA POLICE.

DEMANDES DE PASSEPORTS DU 10 MAI.

PREMIERE PUBLICATION.

MM.

Magleleine Pret et un enfant Buonos Aires.

AVIS DIVERS

Dans une famille étrangère, rue de las Camarás, n^o 46. On a besoin d'un cuisinier ou d'une cuisinière. S'adresser au dit domicile ou à l'imprimerie du Patriote-Français.

PLAN DE LA VILLE DE MONTEVIDEO

En vente, avec la nouvelle nomenclature des rues, à un patacon chaque; au magasin de chapellerie de M. Vaillant, calle de los Treinta y Tres, n^o 88.

AVIS.

Montevideo, 5 juin 1845.

Il existe dans les bureaux de la police une cuillère d'argent marquée de deux initiales, de plus un piedestal de marbre et un de cris-

tal qu'on suppose avoir été volés. Les personnes auxquelles ces objets appartiennent peuvent venir les retirer en justifiant de leur propriété.

PASSAGERS SEULEMENT.

Le trois-mâts français Normandie, capitaine A. Hamel, touchera à ce port vers la fin du mois de juin et recevra quelques passagers de chambre.

Ce navire est de première marche possède une chambre élégante et commode et offre aux passagers tout le confort désirable.

S'adresser, pour traiter du passage, rue du 25 de Agosto, n^o 90.

m. 27.

A VENDRE

Un armaron vitré et un comptoir (mostrador), pouvant servir pour un magasin de tailleur, de modiste, de cordonnier, etc., etc., à un prix très accommodant.

S'adresser chez M. Moreau, rue du 25 de Agosto, n^o 167, à côté du café Bernard, entre le Moie et las Bovedas.

AVIS.

Une basquaise fraîche et robuste, pourvue d'un lait abondant et récent, desirée trouver un enfant à allaiter.

S'adresser pour la voir et traiter, rue de Parana n^o 26 chez Louis Casebonne.

AVIS.

A LA GRANDE LUNETTE.

Maison Viglezzi, rue du Rincon n^o 29 et 31

On trouvera pour ces jours de fêtes un grand assortiment de deux cents et quelques travestissements pour hommes et pour dames, plus cinq ou six comparés telles que ; arlequins, pierrots magiciens, etc., dominos riches et de tous genres, un grand choix de maques en carton, cre et satin, noir et de couleurs fausses, barbes, moustaches et perruques.

Les personnes qui voudront bien honorer cette maison de leur confiance seront, comme par le passe, servis avec zèle, promptitude et aux prix les plus modérés.

AVIS.

UX JEUNES GENS QUI SE DESTINENT AU COMMERCE

COURS DE TENUE DES LIVRES

En partie simple ou double, d'arithmétique commerciale, et des langues française et anglaise, à 7 heures du soir, tous les jours, excepté le lundi et les jours de fête. Comme la géographie moderne n'est pas étrangère au commerce, on pourra, si les élèves le désirent, leur en donner les leçons.

Les cours s'ouvriront le 2 du mois de juin; ceux qui se disposeront à les suivre sont priés de se présenter avant cette époque pour prendre leurs inscriptions respectives, calle de las Camarás, n^o 97, institution de M. l'abbé Paul.

On prévient que les professeurs n'affichent pas une méthode ni nouvelle, ni extraordinaire, et qu'ils ne s'engagent point à faire parler et écrire correctement aux élèves ces deux langues, ni dans quatre, ni dans six mois de leçons.

Le Propriétaire-Gérant, Jh. REYNAUD.

Imprimerie CONSTITUCIONAL Rue de las Camarás, N. 34